

Martine Furno, IHRIM

Panorama de l'usage du latin à la Renaissance et à l'âge classique.

Recueil de textes.

**1 - *Elegantiae*, Préface au livre I** (texte édité dans M. Regoliosi, *Nel cantiere del Valla*, Roma, Bulzoni, 1993, pp. 120 – 125) :

[constat] ... (3) nullos tamen ita linguam suam ampliasset ut nostri fecerunt, qui, ut oram illam Italie que Magna olim Grecia dicebatur, ut Siciliam que greca etiam fuit, ut omnem Italiam taceam, per totum pene occidentem, per septemtrionis, per Africe non exiguam partem, (4) brevi spatio **linguam romanam, que eadem latina a Latio ubi Roma est dicitur**, celebrem et quasi reginam effecerunt (...)

(21) Magnum igitur latini sermonis sacramentum est! magnum profecto numen! qui apud peregrinos, apud barbaros, apud hostes sancte ac religiose per tot secula custoditur, ut non tam dolendum nobis Romanis quam gaudendum sit atque ipso etiam orbe terrarum exaudiente gloriandum. (22) Amisimus, Romani, amisimus regnum atque dominatum, tametsi non nostra sed temporum culpa: verum tamen per hunc splendidiorem dominatum in magna adhuc orbis parte regnamus. (23) Nostra est Italia, nostra Gallia, nostra Hispania, Germania, Pannonia, Dalmatia, Illyricum multaque alie nationes: ibi namque romanum imperium est ubicunque romana lingua dominatur.

3 aucun, cependant, n'a donné cette ampleur à sa langue, comme l'ont fait les nôtres. Eux, au contraire, sans parler de cette région de l'Italie que l'on nommait autrefois Grande Grèce, sans parler de la Sicile qui a aussi été grecque, sans parler de toute l'Italie, à travers l'Occident presque tout entier, à travers le Septentrion, à travers une large partie de l'Afrique, 4 en peu de temps, **la langue romaine, que l'on nomme latine en référence à sa région d'origine**, le Latium, où se situe Rome, ils l'ont rendue célèbre et ils en ont fait comme la reine des autres langues. (...)

21 Grand, par conséquent, est le caractère sacré de la langue latine, et grande, assurément, sa puissance divine, qui, chez les étrangers, chez les Barbares et chez les ennemis, est gardée saintement et religieusement à travers tant de siècles, de sorte que nous Romains ne devons pas tant nous en affliger que nous en réjouir, et nous en glorifier parce que l'ensemble même du monde nous comprend clairement. 22 Nous avons perdu Rome, nous avons perdu l'empire et la domination, du reste non pas par notre faute mais par celle du temps. Cependant, grâce à cette domination plus éclatante, nous régnons encore aujourd'hui sur une grande partie de la terre. L'Italie est à nous, la Gaule est à nous, l'Espagne est à nous, la Germanie, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie et beaucoup d'autres nations : car là est la puissance romaine, partout où domine la langue de Rome.

**2 – Leon Battista Alberti, *De pictura*, II, 40**, édition T. Golsenne et B. Prévost, Paris, Le Seuil, 2004.

Hactenus de superficialium compositione. Sequitur ut de compositione membrorum referamus. In membrorum compositione danda in primis opera est ut quaequae inter se membra **pulchre conveniant**. Ea quidem tunc convenire pulchre dicuntur, cum et magnitudine et officio et specie et coloribus et caeteris siquae sunt huiusmodi rebus ad

venustatem et pulchritudinem **correspondeant**. Quod si in simulacro aliquo caput amplissimum, pectus pusillum, manus perampla, pes tumens, corpus turgidum adsit, haec sane compositio erit aspectu deformis. Ergo quaedam circa magnitudinem membrorum ratio tenenda est, **in qua** sane **commensuratione** iuvat in animantibus pingendis primum ossa ingenio subterlocare, nam haec, quod minime inflectantur, semper certam aliquam sedem occupant. (...) Vitruvius architectus hominis longitudinem pedibus dinumerat. Ipse vero dignius arbitror si caetera ad quantitatem capitis referantur, tametsi hoc animadverti ferme commune esse in hominibus, ut eadem et pedis et quae est a mento ad cervicem capitis mensura intersit.

En voilà assez sur la composition des surfaces. Il s'ensuit que nous allons parler de la composition des membres. Dans la composition des membres, il faut se soucier premièrement du fait que tous les membres **s'accordent en beauté** entre eux. On dit qu'ils s'accordent en beauté entre eux quand ils **se répondent mutuellement** en taille, but, aspect couleurs, et et toutes les choses de ce genre qui ont trait à la vénusté et la beauté. Si dans une statue il y a une tête très grande, une poitrine toute petite, une main très large, un pied grossi et un corps gonflé, une telle composition, certainement, sera laide à voir. C'est pourquoi à propos de la taille des membres, il faut s'en tenir à un **rapport, rapport proportionnel de taille dans lequel** il convient, lorsqu'on peint les êtres animés, de placer d'abord en esprit, dessous, les os, car, comme ils se plient très peu, ils occupent toujours une place certaine. (...) L'architecte Vitruve évalue la taille d'un homme à partir de ses pieds. Pour moi, je pense qu'il est plus digne de tout ramener à la taille de la tête, même si j'ai remarqué qu'il est courant chez les hommes que la mesure du pied et celle de la tête entre le menton et le cou soit la même.

### 3 – Poggio Bracciolini, *Facetiae* 46.

#### 46 - De confessore

Mulier adolescens, quae id mihi postmodum retulit, profecta est aliquando ad confitendum peccata sua, prout fit tempore quadragesimae. Cum inter loquendum se viro non servasse fidem diceret, statim confessor, qui Frater erat, libidine incensus, protento pallio, priapum erectum in manu adolescentulae posuit, suadens ut sui miseretur. Illa rubore perfusa abiens, matri, quae haud procul erat, roganti quidnam tantus rubor sibi vellet, narravit confessoris suasionem.

#### Le confesseur

Une toute jeune femme, qui m'a raconté cela a posteriori, s'en alla un jour à confesse, car c'était temps de carême. Comme, pendant qu'elle parlait, elle disait qu'elle n'avait pas gardé sa foi à son mari, aussitôt le confesseur, qui était un Frère, enflammé de désir, ouvrit son manteau, et posa son vit en érection dans la main de la jeune femme, en lui demandant d'avoir pitié de lui. Elle s'en alla rouge de honte, et elle raconta à sa mère, qui n'était pas loin et lui demandait d'où lui venait tant de confusion, la demande du confesseur.

4 – Enea Silvio Piccolomini, *Historia de duobus amantibus*, texte édité dans *Histoire de deux amants*, traduction de Isabelle Hersant, Paris, Les Belles-Lettres, 2001, pp. 38 – 39 et pp. 64 – 66.

A la manière des élégiaques...

Erat Lucretia levi vestita palla que membris absque ruga herebat, nec vel pectus vel clunes mentiebatur: ut erant arctus sic se ostentabant: gule candor nivalis, oculorum lumen

tanquam solis iubar, intuitus letus, facies alacris, gene veluti lilia purpureis mixta rosis, risus in ore suavis atque modestus, pectus amplum, papille quasi duo Punica poma ex utroque latere tumescebant pruritumque palpitantes movebant.

Non potuit Eurialus ultra stimulum cohibere, sed, oblitus timoris, modestiam quoque abs sese repulit aggressusque feminam: "Iam" inquit "fructum sumamus amoris" remque verbis iungebat. Obstabat mulier curamque sibi honestatis et fame fore dicebat, nec aliud eius amorem quam verba et oscula poscere. Ad que subridens Eurialus: "Aut scitum est" inquit "me huc venisse aut nescitum. Si scitum, nemo est qui cetera non suspicetur et stultum est infamiam sine re subire. Si nescitum et hoc quoque sciet nullus: hoc pignus amoris est, emorior priusquam caream". "Ah, scelus est!" inquit Lucretia. "Scelus est" refert Eurialus "bonis non uti cum possis: an ego occasionem mihi concessam, tam quesitam, tam optatam, amitterem?". Acceptaque mulieris veste, pugnansque feminam, que vincere nolebat, abs negotio vicit.

Lucrèce était vêtue d'une robe légère, qui moulait étroitement son corps et qui ne mentait ni sur ses seins, ni sur ses fesses. Son corps se montrait tel qu'il était: une gorge blanche comme neige, des yeux d'un éclat comparable au feu du soleil, un regard joyeux, un visage alerte, des joues pareilles à un bouquet de lys et de roses purpurines, aux lèvres un sourire doux et modeste, une poitrine généreuse dont les tétins se gonflaient, pareils à deux grenades, et, par leur palpitations, éveillaient le désir. Euryale ne put résister plus longtemps à cet aiguillon: oubliant toute crainte, écartant toute retenue, il s'approcha de la jeune femme et lui dit: « Cueillons le fruit de l'amour ! », et il joignit le geste à la parole. Lucrèce résistait, rappelait le souci de son honnêteté et de sa réputation, disait que son amour ne réclamait rien d'autre que discours et baisers. Euryale sourit à ces mots: « Ou ma venue chez toi est connue, ou elle ne l'est pas. Si elle est connue, il n'est personne qui n'ira nous soupçonner du reste, et il est bien sot alors d'encourir l'infamie sans raison. Si elle ne l'est pas, alors nul ne saura le reste. C'est là le véritable gage d'amour, plutôt mourir que m'en passer ». - « Mais c'est un crime ! » - « Le crime, c'est de ne pas saisir le bonheur quand on le peut. L'occasion tant recherchée, tant attendue, m'est enfin accordée et j'irais la rejeter ! » Et, lui retirant sa robe, il vainquit sans effort celle qui ne voulait pas vaincre.

**5/ Adrien Baillet, *Vie de Monsieur Descartes*, Paris 1691. [Edition moderne 1992, et des reprints divers aussi].**

Livre I chapitre 4 :

Le résultat de toutes ses fâcheuses délibérations fut, qu'il renonça aux livres dès l'an 1613, et qu'il se défit entièrement de l'étude des lettres. Par cette espèce d'abandon, il sembloit imiter la plupart des jeunes gens de qualité, qui n'ont pas besoin d'étude pour subsister, ou pour s'avancer dans le monde. Mais il y a cette différence, que ceux-cy en disant adieu aux livres ne songent qu'à secouer un joug que le collègue leur avoit rendu insupportable : au lieu que M Descartes n'a congédié les livres pour lesquels il étoit très-passionné d'ailleurs, que parce qu'il n'y trouvoit pas ce qu'il y cherchoit sur la foy de ceux qui l'avoient engagé à l'étude. *Quoi qu'il se sentît très-obligé aux soins de ses maîtres qui n'avoient rien omis de ce qui dépendoit d'eux pour le satisfaire, il ne se croioit pourtant pas redevable à ses études de ce qu'il a fait dans la suite pour la recherche de la vérité dans les arts et les sciences. Il ne faisoit pas difficulté d'avouër à ses amis, que quand son père ne l'auroit pas fait étudier, il n'auroit pas laissé d'écrire en françois les mêmes choses qu'il a écrites en latin.* Il témoignoit souvent que s'il avoit été de condition à se faire artisan, et que si on lui eût fait apprendre un métier étant jeune, il y auroit parfaitement réussi, parce qu'il avoit toujours eu une forte inclination pour les arts. De sorte que ne s'étant jamais soucié de retenir

ce qu'il avoit appris au collège, c'est merveille qu'il n'ait pas tout oublié, et qu'il se soit souvent trompé lui-même dans ce qu'il croioit avoir oublié.

Livre I chapitre 10 :

Il n'abusa point de son loisir, mais il l'emploia à composer divers écrits pendant l'absence du Prince D'Orange. Le plus connu de ces écrits, et le seul de ces têmes-la, qui soit venu jusqu'à nous par le moien de la presse, est son traité de la musique. *Il le fit en latin suivant l'habitude qu'il avoit de concevoir et d'écrire en cette langue, ce qui lui venoit dans la pensée.*

Livre 4 ch 4

Les raisons qu'il a eûes d'écrire en langue vulgaire plutôt qu'en latin étoient très-conformes au bon sens, faisant profession de travailler principalement pour la gloire et l'utilité de sa patrie, et de ne point distinguer les personnes sans lettres d'avec les autres dans le service qu'il souhaitoit de rendre à tout le monde. *Mais il semble que son principal motif en ce point ait été la crainte de trouver des lecteurs trop favorablement prévenus pour les anciens : vice qui est fort ordinaire dans ceux qui ont étudié les langues, et qui par ce moyen ont assujetti leur raison à l'autorité des anciens qu'ils ont lûs.* Si j'écris, dit-il, en françois qui est la langue de mon païs, plutôt qu'en latin qui est la *langue de mes précepteurs* ; c'est dans l'espérance que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens. Et pour ceux qui joignent le bon sens avec l'étude, et qui sont les seuls que je souhaite avoir pour juges, ils ne seront point, je m'assûre, si partiaux pour le latin, que de refuser d'entendre mes raisons.

**6 – J. J. Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, livre II.**

Je conviens que si l'étude des langues n'étoit que celle des mots, c'est-à-dire des figures ou des sons qui les expriment, cette étude pourrait convenir aux enfants : mais les langues, en changeant les signes, modifient aussi les idées qu'ils représentent. (...) De ces formes diverses l'usage en donne une à l'enfant, et c'est la seule qu'il garde jusqu'à l'âge de raison. Pour en avoir deux, il faudrait qu'il sût comparer des idées ; et comment les comparerait-il, quand il est à peine en état de les concevoir ? Chaque chose peut avoir pour lui mille signes différents ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme : il ne peut donc apprendre à parler qu'une langue. Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges, qui croyaient parler cinq ou six langues. Je les ai entendus successivement parler allemand, en termes latins, en termes français, en termes italiens ; ils se servaient à la vérité de cinq ou six dictionnaires, mais ils ne parlaient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfants tant de synonymes qu'il vous plaira : vous changerez les mots, non la langue ; ils n'en sauront jamais qu'une.

*C'est pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence sur les langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puisse récuser.* L'usage familier de ces langues étant perdu depuis longtemps, on se contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres ; et l'on appelle cela les parler. Si tel est le grec et le latin des maîtres, qu'on juge de celui des enfants ! A peine ont-ils appris par cœur leur rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours français en mots latins ; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de Cicéron, et en vers des centons de Virgile. Alors ils croient parler latin : qui est-ce qui viendra les contredire ?

7 - Charles de Brosses, *Lettres d'Italie*. Lettre X, à M. le président Bouhier, 17 juillet 1772.

Je veux vous faire part, mon cher Président, d'une espèce de phénomène littéraire dont je viens d'être le témoin, et qui m'a paru *una cosa più stupenda* que le dôme de Milan. J'ai manqué en même temps d'y être pris sans vert. Je viens de chez la signora Agnesi, où je vous avais dit hier que je devais aller. On m'a fait entrer dans un grand et bel appartement, où j'ai trouvé trente personnes de toutes les nations de l'Europe rangées en cercle, et Mlle Agnesi<sup>1</sup>, toute seule avec sa petite sœur, assise sur un canapé. C'est une fille de dix-huit à vingt ans, ni laide ni jolie, qui a un air fort simple et fort doux. On a d'abord apporté force eau glacée, ce qui m'a paru un prélude de bon augure. Je m'attendais, en y allant, que ce n'était que pour converser tout ordinairement avec cette demoiselle; au lieu de cela, le comte Belloni, qui m'y amenait, a voulu faire une espèce d'*action* publique; il a débuté par faire une belle harangue en latin à cette jeune fille, pour être entendu de tout le monde. Elle lui a répondu fort bien; après quoi, ils se sont mis à disputer en la même langue sur l'origine des fontaines, et sur les causes du flux et reflux que quelques-unes ont comme la mer. Elle a parlé comme un ange sur cette matière; je n'ai rien ouï là-dessus qui m'ait tant satisfait. Cela fait, le comte Belloni m'a prié de disserte de même avec elle sur quel sujet il me plairait, pourvu que ce fût sur un sujet philosophique ou mathématique. J'ai été fort surpris de voir qu'il me fallait haranguer impromptu, et parler pendant une heure en une langue dont je n'ai pas d'usage. Cependant, vaille que vaille, je lui ai fait un beau compliment; puis nous avons disputé d'abord sur la manière dont l'âme peut être frappée des objets corporels, puis les communiquer aux organes du cerveau, et ensuite sur l'émanation de la lumière et sur les couleurs primitives.

Loppin a disserté avec elle sur la transparence des corps et sur la propriétés de certaines courbes géométriques, où je n'ai rien entendu. Il lui parla en français, et elle lui demanda la permission de lui répondre en latin, craignant que les termes d'art ne lui vinsent pas aisément à la bouche en langue française. Elle a parlé à merveille sur tous ces sujets, sur lesquels assurément elle n'était pas plus prévenue que nous. Elle est fort attachée à la philosophie de Newton et c'est une chose prodigieuse de voir une personne de son âge entendre si bien des points aussi abstraits. Mais quelque étonnement que m'ait donné sa doctrine, j'en ai peut-être eu encore davantage de l'entendre parler latin (langue à coup sûr dont elle ne fait que bien rarement usage) avec tant de pureté, d'aisance et de correction que je puis dire n'avoir jamais lu de livre latin moderne écrit d'un aussi bon style que ses discours. Après qu'elle eût répondu à Loppin, nous nous levâmes, et la conversation devint générale. Chaque personne lui parlait dans la langue de son pays et elle répondait à chacun dans leur langue propre. (...)

---

<sup>1</sup> Maria Gaetana Agnesi (1718 – 1799) a été une mathématicienne renommée en son temps, effectivement enfant prodige, polyglotte et douée pour les études généralement scientifiques. Elle est auteur du premier important manuel de mathématiques en italien, les *Institutiones Analytiques*, qui sera ensuite traduit en français et en anglais.